

quelon observa religieusement la promesse qu'il avait faite de ne pas approcher de l'habitation de Prée durant le jour, et de se tenir, autant que possible, soigneusement caché. D'ailleurs, le départ subit de la frégate avait beaucoup contribué à calmer l'irritation du vieux colon ; il supposait naturellement que le lieutenant s'était éloigné avec son navire. Il ne fit donc aucune recherche dans les environs, et le jeune homme put demeurer avec sécurité dans l'asile que le hasard lui avait donné.

Le vieux Zamba, tout idiot et infirme qu'il était, avait cependant juste le degré d'intelligence et de force nécessaire pour subvenir à ses besoins journaliers. A côté de la case, il y avait un coin de terrain où croissaient des ignames, des couche-couches et un bananier, plantes précieuses, féculentes nourrissantes et saines dont la Providence a doté les contrées tropicales à défaut du froment, et qui récompensent, par une production perpétuelle durant le cours de l'année, le travail facile de huit ou dix journées. Le vieux nègre n'avait qu'à allonger le bras, pour extraire du sol ou cueillir sur la branche son repas de chaque jour. Le matin, il se traînait, appuyé sur un bambou, jusqu'au bord d'une petite source voisine qui filtrait à travers les roches et les lichens, y cueillait des herbes, remplissait sa jarre qu'il rapportait en équilibre sur sa tête, souvent il y attrapait des crabes qu'au retour il montrait joyeusement à son hôte. Il allumait le feu à la façon des Caraïbes, avec deux morceaux de bois introduits l'un dans l'autre et roulés vivement entre les mains, puis l'attisait avec une feuille de balisier qui lui servait d'éventail. Son pot ébréché, que les nègres nomment *canari*, posait sur trois pierres et quand l'eau commençait à bouillotter, l'idiot, entraîné par une sympathie harmonique, se mettait à chantonner, en cheyrotant à l'unisson avec sa marmite.

Kerguelen contemplait avec un muette surprise cette végétation humaine, plus semblable à celle d'un polype qu'à la vie d'un être organisé. Le flambeau divin était évidemment éteint dans cette enveloppe abrutie ; cette écorce rugueuse et ridee que l'âge et les insémités calcinaient de plaques terreuses, comme si la poussière s'emparait déjà de sa proie, ne recélait plus que les vagues instincts de la brute. Le spectacle sans doute était humiliant pour l'orgueil de l'homme, mais le hasard donnait ici

un enseignement grave et philosophique au jeune homme dans la vigueur de l'âge et fier de son intelligence ; en voyant cet être délaissé, ce rebut des hommes se cramponner à la vie, et trouver encore dans les lueurs de sa raison et dans une protection providentielle, la force nécessaire pour prolonger son existence, il réfléchit et rougit d'avoir cédé à un lâche découragement. N'était-ce pas un déplorable perversissement des facultés que lui avait départies le ciel, que de les faire tourner à sa propre destruction, lorsqu'un ignoble crétin rongé par la maladie, ne cessait de lutter pour sa conservation ? L'être intelligent qui suit dans la mort devant la misère, n'est-il pas plus méprisable que l'idiot qui s'efforce de vivre ? D'ailleurs, faut-il le dire ? la pensée de se tuer s'était éloignée du cœur de Kerguelen avec le danger qui menaçait sa maîtresse ; il ne lui eût certainement pas survécu, mais pouvait-il mourir lorsqu'elle revivait pour lui ? De douces larmes baignaient parfois sa paupière en songeant aux témoignages d'inaltérable constance que lui avait transmis la mulâtre, et, malgré les obstacles, il conservait l'espérance vague de se réunir à elle. Ce qu'il y a de sublime dans la passion anxiées avec le malheur, c'est cette élasticité de l'âme qui rebondit sous le poids du découragement, c'est cette vitalité du cœur où l'espoir circule sans cesse comme une sève inaltérable, et qui renait de ses propres ruines, semblable aux grands palmiers des montagnes sans cesse soudroyés, dont la cime élance à chaque saison, du sein des palmes calcinées et mortes, de nouvelles flèches jeunes et verdoyantes.

Cependant il fallait prendre un parti : Kerguelen ne pouvait demeurer dans une situation aussi critique, ou d'un moment à l'autre il risquait d'être découvert. Mais que faire ? Aller au Fort-Royal se livrer à l'amiral Villaret-Joyeuse, pour être jugé en conseil de guerre, peut-être condamné comme déserteur, à coup sûr déshonoré ?... impossible ; s'embarquer et retourner en France était également impraticable. De tous côtés le jeune officier voyait sa carrière perdue pour lui ; partout la honte sans ressource, car à cette époque de luttes héroïques, où le culte de l'épée avait remplacé toutes les croyances, il n'y avait plus qu'une vertu : la vertu militaire, qu'une gloire : celle du champ d'honneur, un Dieu : c'était l'empê-